

Introduction. La place de la souffrance dans la pensée de Ricœur

Luz Ascarate

Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne

Astrid Chevance

Université Paris Cité ; Assistance Publique-Hôpitaux de Paris

Résumé

Dans la pensée de Paul Ricœur, la souffrance est principalement abordée sous son aspect existentiel et phénoménologique, comme l'illustre le texte de la conférence « La souffrance n'est pas la douleur », présentée devant un public de psychiatres. Dans ce numéro thématique, nous proposons la toute première traduction anglaise de ce texte. Les contributions des différents auteurs examinent la définition de la souffrance chez Ricœur ainsi que le dialogue qu'il établit entre l'approche philosophique et l'approche clinique. En retraçant la généalogie de la souffrance dans l'œuvre systématique de Ricœur, cette introduction met en lumière les inflexions conceptuelles issues des changements méthodologiques, marqués notamment par une transition de la phénoménologie eidétique à une phénoménologie herméneutique aux implications ontologiques, ainsi que la pluralité de ses motivations et intérêts (psychanalytiques, théologiques). La souffrance, négativité de l'existence, bien qu'exposée au risque d'un affect solipsiste, déploie une sémiologie propre, dans une ouverture à l'autre, que Ricœur explore dans « La souffrance n'est pas la douleur ».

Mots-clés : souffrance ; douleur ; phénoménologie ; sémiologie ; existentialisme

Abstract

In Paul Ricœur's thought, suffering is primarily addressed from an existential and phenomenological perspective, as illustrated in the text of the lecture "Suffering is not Pain," delivered to an audience of psychiatrists. In this thematic issue, we present the very first English translation of this text. The contributions of the various authors explore Ricœur's definition of suffering as well as the dialogue he establishes between the philosophical and clinical approaches. By tracing the genealogy of suffering in Ricœur's systematic work, this introduction highlights the conceptual shifts resulting from methodological changes, notably the transition from eidetic phenomenology to a hermeneutic phenomenology with ontological implications, along with the plurality of his motivations and interests (psychoanalytic, theological). Suffering, as the negativity of existence, while exposed to the risk of a solipsistic affect, nonetheless unfolds a unique semiology, in an openness to the other, which Ricœur inquires in "Suffering is not Pain."

Keywords: suffering; pain; phenomenology; semiology; existentialism

Études Ricœuriennes / Ricœur Studies, Vol 15, No 2 (2024), pp. 1-7

ISSN 2156-7808 (online) DOI 10.5195/errs.2024.686

<http://ricœur.pitt.edu>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-No Derivative Works 3.0 United States License.



This journal is published by the [University Library System](#) of the [University of Pittsburgh](#) as part of its [D-Scribe Digital Publishing Program](#), and is cosponsored by the [University of Pittsburgh Press](#).

Introduction. La place de la souffrance dans la pensée de Ricœur

Luz Ascarate

Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne

Astrid Chevance

Université Paris Cité ; Assistance Publique-Hôpitaux de Paris

Dans la pensée de Paul Ricœur, la souffrance est principalement traitée sous son aspect existentiel et phénoménologique, comme le montre la publication « La souffrance n'est pas la douleur¹ ». Il s'agit du texte d'une conférence dans laquelle il confronte la perspective phénoménologique et existentielle de la souffrance à l'approche médicale de la psychiatrie.

Dans ce numéro thématique, nous présentons la toute première traduction anglaise de ce texte. Les contributions des différents auteurs rassemblées ici portent sur la définition de la souffrance chez Ricœur – thème principal de « La souffrance n'est pas la douleur » – et sur le dialogue, établi par ce dernier, entre l'approche philosophique et l'approche clinique.

Le sens de la souffrance chez Ricœur trouve ses racines dans le développement de son travail philosophique systématique. Sa première approche de ce thème se situe entre 1950 et 1960, dans la période de sa pensée entre sa philosophie eidétique et son anthropologie philosophique. Au cours de cette décennie, un changement de méthode s'opère. La philosophie eidétique de Ricœur est déployée dans son ouvrage *Le Volontaire et l'Involontaire*². Il y présente la constitution de la méthode d'une phénoménologie eidétique du volontaire et de l'involontaire : « C'est en effet en mettant entre parenthèses la *faute*, qui altère profondément l'intelligibilité de l'homme, et la *Transcendance* qui recèle l'origine radicale de la subjectivité, que se constitue une description pure et une compréhension du Volontaire et de l'Involontaire³ ». Pour Ricœur, ces principes méthodologiques laissent de côté toute transcendance, c'est-à-dire toute forme de réalité à laquelle l'être humain est confronté – le sacré et le factuel – et nous plongent dans la sphère existentielle. La description phénoménologique dans *Le Volontaire et l'Involontaire* est structurée en trois parties qui mettent chacune l'accent sur la place de l'involontaire : une première partie consacrée à la décision et à la motivation, une deuxième au mouvement et à la spontanéité du corps et une dernière au consentement. La souffrance est principalement traitée ici dans la première et la troisième partie. Dans la première, la souffrance est explorée dans le contexte de la relation entre volonté humaine et douleur. En ce qui concerne la décision, c'est avant tout la peur de souffrir qui importe, plus que la souffrance elle-même : « C'est la crainte de la souffrance, plus que la souffrance subie, qui est le

¹ Paul Ricœur, « La souffrance n'est pas la douleur », in *Psychiatrie française*, 23 (1992), 9-18. Une version numérique accompagnée d'une notice introductive par Samuel Lelièvre est disponible ici : <https://bibnum.explore.psl.eu/s/psl/ark:/18469/3tcmb>

² Paul Ricœur, *Philosophie de la volonté*, vol. 1. *Le Volontaire et l'Involontaire*, préface de J. Greisch (Paris, Points Seuil, 2009).

³ *Ibid.*, 19.

motif à intégrer, à repousser ou à accepter ; la souffrance qui vient, acceptée et parfois voulue, joint son témoignage à celui que le besoin sacrifié rend à la gloire du vouloir humain⁴ ». La souffrance apparaît alors de manière positive, comme ce qui renforce la volonté et la décision, la volonté étant distinguée du corps⁵. Cette distinction fait que l'approfondissement de l'involontaire intensifie la perspective existentielle sur la souffrance dans la troisième partie consacrée au consentement. Celui-ci est la réponse de l'existence humaine face à la nécessité, qui implique un involontaire absolu. Ici, la souffrance est quelque chose dans laquelle toute existence humaine est plongée lorsqu'elle est confrontée au monde et dont découlent les structures involontaires les plus profondes⁶.

Dans cette troisième partie, la souffrance n'est pas liée à un événement spécifique ou à un état réel particulier, mais à une caractéristique propre à l'être humain : être condamné à une sorte de nécessité factuelle. Cette condamnation est liée à la structure plurielle qu'est l'être humain : « Je suis un divers, je suis légion : là est annoncé ma future poussière ; seul sans doute un être composé est capable de lésions. Cette négativité m'est révélée par la souffrance⁷ ». La souffrance n'est rien d'autre que la négativité même de l'existence : « en souffrance, la conscience se sépare, se concentre et se connaît niée. Or dans la douleur je pâtis comme ayant de l'extension ; la douleur révèle le défaut d'être et la menace incluse dans l'extension⁸ ». Ricœur identifie la scission qui traverse la souffrance dans la dualité entre l'existence et le monde⁹. La souffrance est donc l'envers de la volonté, la marque de la nécessité au cœur de notre existence qui la fait se déployer dans un espace signifiant. Une fois ce niveau atteint, qui est le plus profond de l'involontaire en ce qu'il annule toute volonté, il devient nécessaire de supprimer les parenthèses de l'époque. Ainsi, la fin de ce livre consacré à la phénoménologie eidétique du volontaire et de l'involontaire est le début du prochain livre consacré à l'anthropologie de la fragilité. Ce livre s'intitule *L'Homme faillible* et

⁴ *Ibid.*, 145.

⁵ « On peut même dire que s'il est un problème pour la volonté dans la souffrance subie, c'est moins celui de tenir son corps, de retenir la crispation, le cri, que d'affronter la souffrance qui vient, c'est-à-dire la souffrance représentée en avant de la souffrance subie : l'endurance est de continuer à souffrir si l'idée l'exige. Ainsi s'unifient le désir et la crainte, du côté même de l'action qu'ils déploient respectivement » (*Ibid.*, 145).

⁶ « Je souffre d'être une perspective finie et partielle sur le monde et sur les valeurs ; je suis condamné à être l'"exception" : tel et non pas tout, tel et non pas tel. Le caractère fait qu'il y a un "chacun", une "Jemeinigkeit" ; le caractère nie l'homme et le singulier nie l'universel. Je souffre d'être condamné au choix qui consacrera et aggravera ma partialité et ruinera tous les possibles par lesquels je communique à la totalité de l'expérience humaine » (*Ibid.*, 559).

⁷ *Ibid.*, 562.

⁸ *Ibid.*, 563.

⁹ « Si l'effort se déploie de la pointe de la volition dans un volume obéissant, la souffrance se concentre, à partir du volume blessé, dans la pointe aiguë de la conscience douloureuse. Ce n'est là que métaphore, car la pointe de la volition et la pointe de la douleur ne sont pas un point ; mais cette métaphore conjure le mystère de l'union de la souffrance et de l'extension ; ce mystère commande celui de l'existence du monde : si le monde existe, c'est que tous les corps étendus sont comme l'horizon de ce corps étendu que je suis ; c'est celui-ci qui leur communique de proche en proche son indice d'existence, cette présence lourde qui distingue l'existence de l'essence ; et en lui communiquant son irrécusable existence par-delà toute déduction, il lui confère sa propre négativité en tant qu'extension : il est non-moi, non-pensée, non-voulue » (*ibid.*, 563-564).

commence par la suspension de la méthode eidétique, c'est-à-dire par la suppression des parenthèses mises autour de la culpabilité et de la transcendance afin de permettre une description philosophique anthropologique¹⁰. Si la description phénoménologique était circonscrite à une méthode de mise entre parenthèses de la culpabilité et de la transcendance qui en restreignait la portée, c'est dans l'anthropologie philosophique que ces parenthèses ont été levées afin de rendre compte de la constitution particulière de l'être humain.

C'est précisément dans son anthropologie philosophique qu'apparaît le concept de fragilité, reliant la phénoménologie des émotions et l'anthropologie kantienne. La phénoménologie eidétique de Ricœur établit une distinction entre description phénoménologique et explication scientifique. Son approche anthropologique se divise ainsi en trois sphères : une sphère théorique, une sphère pratique et une sphère affective. C'est dans la troisième sphère qu'apparaît le thème de la fragilité. Dans *L'Homme faillible*, première formulation de son anthropologie à laquelle *Soi-même comme un autre* fait suite, Ricœur pose les fondements philosophiques des descriptions qu'il met en jeu dans la conférence « La souffrance n'est pas la douleur ». La description dans *L'Homme faillible* n'y est pas seulement existentielle, mais concerne la réalité de la nature humaine dans son rapport aux affects. La souffrance apparaît d'abord comme l'envers du plaisir¹¹, c'est-à-dire comme un sentiment de second degré dérivé de celui-ci. Cependant, elle possède également une réalité de premier degré qui peut être comprise en elle-même. Ricœur introduit ici Spinoza¹², qui sera important pour comprendre le concept de souffrance dans « La souffrance n'est pas la douleur ». À ce premier degré, la souffrance permet à la conscience de s'isoler pour persévérer dans son être. Il semblerait que l'aspect cognitif de la souffrance soit accentué par le risque d'en faire un affect solipsiste. La souffrance trouve cependant son apaisement dans le corps capable d'ouvrir de nouvelles voies d'expression dans le monde. Dans ce mouvement d'extériorisation, une sémiotique de la souffrance est activée, dans la mesure où celle-ci devient un signe pour autrui :

« Il <le corps> m'ouvre encore aux autres en tant qu'il exprime, c'est-à-dire qu'il montre le dedans sur le dehors et se fait signe pour autrui, déchiffrable et offert à la mutualité des consciences. Enfin mon corps m'ouvre au monde par tout ce qu'il peut faire ; il est impliqué

¹⁰ Paul Ricœur, *Philosophie de la volonté*, vol 2. *Finitude et Culpabilité*. Livre I : *L'Homme faillible*, préface de J. Greisch (Paris, Points Seuil, 2009).

¹¹ « Il est possible de soumettre le plaisir à la même critique que celle que nous appliquions naguère à la perspective finie, lorsque nous montrions que la perspective n'est reconnue comme perspective que dans l'intention de vérité qui la transgresse. Il en est de même du plaisir. C'est l'autre visée affective qui le révèle comme plaisir, comme simple plaisir. On le voit déjà dans la puissance de redoublement du sentiment : je puis souffrir de jouir et me réjouir de souffrir ; ces sentiments de second degré qui hiérarchisent l'affectivité manifestent déjà le pouvoir du sentiment de se rapporter au plaisir et de se comporter par rapport à lui. Ce redoublement affectif annonce et amorce une sorte de critique immanente du principe du plaisir, sourdement travaillé par le principe du bonheur » (*ibid.*, 138).

¹² « Mais la négation parlée ne conviendrait pas à ces affects, si elle n'exhibait pas du négatif inscrit plus bas que tout discours et que nous résumons après Spinoza dans le beau mot de "tristesse". Cette diminution de l'existence qui affecte l'effort même par lequel l'âme s'efforce de persévérer dans son être peut bien être dite une affection primitive. La souffrance sous toutes ses formes exalte ce moment négatif impliqué dans de multiples affects ; en souffrant, la conscience se sépare, se concentre et se sent niée » (*ibid.*, 192).

comme pouvoir dans l'ustensilité du monde, dans les aspects praticables de ce monde que mon action sillonne, dans les produits du travail et de l'art¹³. »

La perspective de l'expression nous amène, d'une part, à comprendre le tournant herméneutique qui s'opère dans le dernier chapitre de *La symbolique du mal*, intitulé « Le symbole donner à penser¹⁴ ». Cette phrase inspirera Ricœur pour titrer l'une des sections de « La souffrance n'est pas la douleur ». C'est dans *La symbolique du mal* qu'il établit un lien entre souffrance et culpabilité. La dimension expressive de ce lien peut se concrétiser aussi bien dans l'art que dans la religion. Ricœur examine cette dernière possibilité dans *Le Mal. Un défi à la philosophie et à la théologie*¹⁵. Pour lui, il existerait une dimension symbolique et mythique¹⁶ qui rend possible l'expressivité de la souffrance. D'autre part, cette perspective et la place accordée au signe conduisent Ricœur à réaliser une herméneutique de la culture, qui prend place après son herméneutique des symboles, précisément dans un livre consacré à la psychanalyse¹⁷. Si la souffrance apparaît ici comme faisant partie d'une culture – « Il y a une souffrance qui adhère à la tâche de culture comme un destin, comme ce destin que la tragédie d'Œdipe illustre¹⁸ » –, Ricœur accorde une importance fondamentale à l'expérience de la souffrance et au point de vue de Freud : « alors qu'il [Freud] continue à parler du plaisir comme d'une décharge de tension, il distingue parfaitement du déplaisir, simple contraire du plaisir, tantôt la trilogie de la peur, de la frayeur, de l'angoisse, tantôt la triple peur qu'engendre le danger extérieur, le danger pulsionnel, le danger de conscience¹⁹ ». Pour comprendre la culture, l'herméneutique des symboles doit donc laisser une place aux approches d'autres disciplines sur ce qui se passe dans la culture, y compris la souffrance. Avec Freud, Ricœur identifie une richesse au cœur de la souffrance qui dépasse la monotonie de la joie²⁰. On ne peut manquer de reconnaître un intérêt existentiel de la part de Ricœur : c'est encore l'ouverture et la capacité d'expression de la souffrance qui lui donne une importance nécessaire dans l'existence humaine. La souffrance finit par être une source de créativité et de productivité du point de vue existentiel : « Les figures les plus novatrices que l'artiste, l'écrivain ou le penseur peuvent engendrer mobilisent des énergies anciennes, d'abord investies dans des figures archaïques ; mais en mobilisant ces figures, comparables à des symptômes oniriques ou névrotiques, le créateur révèle les possibles les moins révolus, les moins advenus, et les érige en symboles neufs de la douleur de la conscience de soi²¹ ».

¹³ *Ibid.*, 56.

¹⁴ Paul Ricœur, *Philosophie de la volonté*, vol 2. *Finitude et Culpabilité*. Livre II : *La Symbolique du mal*, préface de J. Greisch (Paris, Points Seuil, 2009), 566-577.

¹⁵ Paul Ricœur, *Le Mal. Un défi à la philosophie et à la théologie* (Genève, Labor Fides, 1986).

¹⁶ Voir Jean-Luc Amalric, « Finitude, culpabilité et souffrance : la question du mal chez Ricœur », in *Le mal et la symbolique : Ricœur lecteur de Freud*, éd. Azadeh Thiriez-Arjangi et al. (Berlin et Boston, De Gruyter, 2023), 63-88.

¹⁷ Paul Ricœur, *De l'interprétation. Essai sur Freud* (Paris, Seuil, 1965).

¹⁸ *Ibid.*, 195.

¹⁹ *Ibid.*, 316.

²⁰ *Ibid.*, 316-317.

²¹ *Ibid.*, 501.

« La souffrance n'est pas la douleur » correspond, en ce sens, à une période de la pensée de Ricœur dans laquelle la phénoménologie s'est transformée en une herméneutique phénoménologique avec des implications ontologiques comme nous le voyons dans *Soi-même comme un autre*²². Dans ce livre, Ricœur établit un dialogue avec des disciplines telles que la linguistique afin de présenter la structure dialectique de l'expérience de la subjectivité. Cette structure dialectique traverse « La souffrance n'est pas la douleur » : se retrouve dans l'opposition entre le soi-même et l'autre, correspondant au premier axe²³, comme dans l'opposition entre l'agir et le souffrir, correspondant au deuxième axe. Par conséquent, la réflexion sur la souffrance dans cette conférence reprend les motivations fondamentales qui traversent ses œuvres systématiques. Ainsi, il y a une considération et un respect constants des méthodes d'approche de la souffrance, autres que philosophiques, et notamment de l'approche scientifique car dans la transition de l'eidétique à l'anthropologie, la réalité factuelle devient importante. Cependant, c'est dans la transition de l'anthropologie à l'herméneutique de la culture, que le domaine de la psyché, à partir de réflexions comme celles de la psychanalyse, incorpore un élément de suspicion dans la déploiement de la méthode. Dans « La souffrance n'est pas la douleur », cela se traduit par l'importance de la sémiologie clinique, de la psychanalyse et des traités sur les affects pour approfondir un aspect mystérieux de l'existence qui, selon Ricœur, ne peut s'épuiser dans la douleur. Le premier axe, celui du soi-même et de l'autre, présenté dans « La souffrance n'est pas la douleur », répond à l'ouverture que Ricœur a identifiée dans la souffrance dans son œuvre systématique, à partir de son anthropologie philosophique. La nécessité de la duplicité entre l'agir et la souffrance (l'axe agir-pâtir) est l'effet d'une ouverture, non seulement à l'autre, mais aussi au monde. Le tout est encadré par une symbolique (troisième section de l'article) de la souffrance qui accorde à cette expérience et à son énigme une place essentielle dans l'existence humaine.

Cette généalogie du concept de souffrance que nous avons retracée dans l'œuvre systématique de Ricœur, finit par trouver un sens unique dans « La souffrance n'est pas la douleur ». Des changements de méthode, de motivation et d'intérêt ont précédé et rendu possible cette réflexion. Une fois cette généalogie conceptuelle tracée, il est possible de l'intégrer dans la trajectoire philosophique de Ricœur qui commence par une eidétique phénoménologique existentielle et se termine par une phénoménologie herméneutique aux implications ontologiques, ouvrant ainsi un dialogue interdisciplinaire. Ce qui est clair ici, c'est que dans ce texte de Ricœur, la question de la distinction entre douleur et souffrance est remplacée par la question de la relation entre souffrance et existence humaine, question qui traverse transversalement l'œuvre systématique de Ricœur. Cependant, ce texte, issu d'une conférence, n'appartient pas à l'œuvre systématique de Ricœur. Pour en comprendre l'importance, il faut d'abord en faire une lecture détaillée en tenant compte des références intertextuelles et des significations impliquées par les expressions utilisées par ce dernier. C'est ce que nous, éditrices de ce numéro, avons cherché à faire avec la traduction annotée de « La souffrance n'est pas la douleur », assortie d'une introduction explicative. Cette première traduction de ce texte en anglais constitue la première contribution de ce numéro thématique.

²² Paul Ricœur, *Soi-même comme un autre* (Paris, Seuil, 1990).

²³ La dimension institutionnelle de la souffrance n'est pas traitée dans « La souffrance n'est pas la douleur », mais elle aurait pu être intégrée dans cet axe. Sur ce sujet, voir Paul Ricœur, « Autonomie et vulnérabilité », in Paul Ricœur, *Le Juste II* (Paris, Esprit, 2001), 85-105.

Il est difficile de comprendre l'approche de Ricoeur dans ce texte si l'on ne situe pas sa place dans ses travaux périphériques sur la douleur et la souffrance en médecine. C'est ce qu'expose Astrid Chevance dans sa contribution intitulée « Ricoeur's Practical Philosophy of Suffering in Medicine: a contextualization of 'Suffering is not pain' with other peripheral works ». Astrid Chevance souligne l'importance de la pensée de Ricoeur pour poser les bases d'une éthique appliquée qui puisse servir à reconsidérer les pratiques médicales autour de la souffrance. La souffrance occupe une place de choix pour interroger la pratique médicale en ce qu'elle est d'abord relation avec le patient. C'est aussi sur les implications de ce texte pour la perspective clinique que se fonde la contribution de Martin Dumont. Cet article – consacré à un dialogue avec « La souffrance n'est pas la douleur » – remet en question la nette distinction que fait Ricoeur entre les approches phénoménologique et clinique, en proposant une réflexion qui vise à mettre en lumière la cartographie des espaces dédiés à la clinique dans la réflexion de Ricoeur sur la souffrance. Cela ouvre la voie à la possibilité d'une véritable philosophie clinique. Cette distinction nette entre la perspective phénoménologique et la perspective clinique repose fondamentalement sur la distinction, établie par Ricoeur dans « La souffrance n'est pas la douleur », entre les concepts de douleur et de souffrance. Cette distinction sera approfondie par la contribution d'Élodie Boissard, mettant en perspective la réflexion de Ricoeur avec la philosophie contemporaine de l'esprit. C'est dans le concept de mal, implicite à cette distinction, qu'Élodie Boissard trouvera des indices pour réfléchir à la fonction pratique, épistémique et évaluative de l'approche de Ricoeur. De même, Jennifer Corns établira un dialogue entre la distinction ricœurienne de la douleur et de la souffrance et la philosophie analytique contemporaine de la souffrance, en identifiant les points d'accord et de désaccord méthodologiques et conceptuels. L'article nous propose de conceptualiser la souffrance ricœurienne à partir de l'analyse de ses effets sur l'agentivité (*agency*). Cependant, si la douleur et la souffrance peuvent être traitées à partir de leur différence, on peut également leur trouver des points communs. C'est précisément ce qui intéresse Charlotte Geindre qui, dans sa contribution, cherche à trouver les points communs entre les deux concepts. Selon elle, les deux concepts expriment des expériences négatives et déplaisantes. Cette réflexion ouvre la possibilité de faire, dans une perspective ricœurienne, une distinction plus fine incluant des expériences à mi-chemin entre la douleur et la souffrance. Ce qui est en jeu ici, c'est ce que nous exprimons lorsque nous désignons les expériences de douleur et de souffrance. István Fazakas interroge cet aspect narratif des expériences de douleur et de souffrance impliqué dans la perspective herméneutique développée par Ricoeur dans « La souffrance n'est pas la douleur ». À cette fin, il fait dialoguer la perspective de Ricoeur avec la phénoménologie psychopathologique. Il vise ainsi la conceptualisation, à partir de Ricoeur, d'une dimension antéprédicative de ce type d'expérience. La potentielle dimension antéprédicative de la souffrance conduit à certains paradoxes. C'est ce qu'interroge la contribution de Serge Margel. Selon sa perspective, être capable de souffrir implique d'être capable de tolérer la souffrance, alors qu'en même temps, la souffrance touche au plus profond de l'intolérable. Serge Margel identifie dans la pensée de Ricoeur, en cherchant des liens entre « La souffrance n'est pas la douleur » et d'autres réflexions de son œuvre phénoménologique et éthique, une philosophie des paradoxes de la souffrance.

Nous remercions David Pellauer, Yue Wang, Chris Veal, George Taylor, pour leurs lectures de la traduction et de l'introduction des traducteurs, ainsi que chacun des contributeurs pour leur excellent travail qui permet d'enrichir les études sur le thème de la souffrance dans la pensée de Ricoeur. Nous tenons également à remercier le Fonds Ricoeur (Astrid Thevenaux), la

Famille Ricoeur, la revue *Psychiatrie Française* (Dr Manela) et l'Association Française de Psychiatrie (Dr Cozic, Dr Bensoussan) pour nous avoir accordé les autorisations et accès nécessaires à la réalisation de ce numéro. Nous remercions la Fondation Sisley-d'Ornano et la Fondation Bettencourt-Schueller pour leur soutien au programme de recherche sur la douleur psychique dans lequel s'inscrit ce travail. Enfin, nous sommes très reconnaissants aux éditeurs, Jean-Luc Amalric et Ernst Wolff, pour leur soutien constant et l'accueil qu'ils ont réservé à ces contributions dans *ERRS*.